

## Prologue

Je suis née sur la départementale 91, quelque part entre Auchan et Ikea.

J'aurais dû naître à l'hôpital, mais non. Je suis née sur la départementale 91, par un concours de circonstances dont je vous laisserai juger le caractère improbable.

Voici ce qu'il se passa – voici, plutôt, ce qu'on eut la mauvaise idée de me raconter par la suite.

Alertés par les premières contractions du ventre maternel, habités d'impatience à la perspective de découvrir leur premier enfant, mes parents avaient pris la route avec le sourire malgré l'atmosphère tristounette de cet après-midi d'octobre. Leur voiture progressait en direction de l'hôpital communal lorsqu'un bruit sourd résonna sous ses roues. Le bruit fut suivi d'un craquement métallique, puis d'un hoquet compulsif du moteur du véhicule, que mes parents garèrent sur le bas-côté en pestant. Sous le capot, ils découvrirent les restes ensanglantés d'un hérisson. Bien que l'espèce fût répandue dans la région, la présence de l'animal à cet endroit précis était surprenante, le premier espace vert étant éloigné d'au moins deux kilomètres. La bête avait dû traverser une flopée de bretelles d'autoroute, de barrières de sécurité et autres parterres bitumeux pour arriver jusqu'à nous. Quelles raisons l'avaient poussée à migrer ? Quels malheurs sévissaient dans son bosquet ? Quel idéal poursuivait-elle ?

La voiture était kaput. Après avoir été aplati par notre pneu avant gauche, le hérisson avait vraisemblablement été projeté dans le moteur par le mouvement giratoire de la roue, et, gueule ouverte, s'en était allé découper l'alimentation électrique d'un coup d'incisives avant de finir sa course sous un piston ou entre deux bougies. En lieu d'idéal, c'est une triple mort qu'il trouva ce jour-là : aplatissement, électrocution, désintégration.

Mes parents attendirent qu'une autre voiture passe. Mais le paysage restait silencieux, la langue d'asphalte obstinément déserte. Les contractions augmentèrent en intensité, et ma mère perdit les eaux. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'un véhicule approcha enfin. Il était trop tard pour déplacer ma mère qui, recroquevillée sur la banquette, commençait son ouvrage. La voiture ralentit et s'arrêta devant la paire de jambes qui dépassaient au milieu de la chaussée. Un homme à moustache Dalí en descendit. Mes parents, désespérés, lui demandèrent s'il savait faire accoucher. L'homme rehaussa sa moustache que le crachin environnant avait rendue humide. Il s'approcha de notre voiture, jeta un œil sous le capot, puis se dirigea vers la banquette arrière, vit ma mère et ce qui commençait à en sortir, se toucha à nouveau la moustache, recula de quelques pas, sembla étudier la situation un instant. Puis il acquiesça – sans que mes parents puissent déterminer s'il répondait ainsi à leur question ou s'il acceptait simplement la mission qui lui était confiée – et, d'une voix salvatrice, dit « Belle bête ! » – sans qu'on sache s'il parlait du bébé, de ma mère ou du hérisson.

La suite se passa dans l'inconfort le plus total, mais sans problème notable. L'inconnu était indéniablement spécialiste en la matière. Lorsque je fus enfin extraite et déposée sur la poitrine de ma mère, il me tapota d'un air satisfait et se dirigea à nouveau vers le capot. Il observa les restes du hérisson et soupira. Il accusait le coup. Mes parents remarquèrent alors l'inscription sur la portière du véhicule. L'homme était vétérinaire.

J'étais donc née sur les décombres d'un hérisson, entre les mains d'un vétérinaire à moustache, sur la départementale 91. Et j'y étais d'ailleurs restée un moment, car le vétérinaire, dans sa hâte, avait laissé ses phares allumés et la batterie du véhicule s'était déchargée.

Je me suis souvent demandé : avec un commencement pareil, comment sera ma fin ?



I



— Je comprends votre demande, monsieur, mais je ne suis pas couturière. Je suis taxidermiste.

L'homme semble accablé.

— Mademoiselle, je suis certain que cela entre dans vos compétences. On m'a loué la qualité de vos services, vous savez, et votre créativité. Et à ce que je vois dans cette pièce, on ne m'a pas menti.

Il se tient debout devant la porte de mon atelier, son animal dans les bras. C'est un chat norvégien, gris sauf les pattes entièrement blanches, qui pendouillent dans le vide.

L'homme a senti à mon silence que sa tentative de flagornerie a échoué ; quelque chose me dit qu'il va abattre la carte de l'affect.

— Cet animal m'a accompagné si longtemps... Après mon divorce, il venait tous les soirs se coucher sur ma poitrine. Ses petites pattes... Il m'attendait au retour du travail, les yeux pleins de tendresse, regardait la télévision avec moi. C'était un chat intelligent, ah, si vous saviez ! Et affable avec ça.

— Affable ? Là n'est pas la question, monsieur. Je suis persuadée que votre chat était formidable, mais je ne peux pas accéder à votre requête. Comme je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas dans mes cordes. Par ailleurs, même si je le souhaitais, c'est à mon avis impossible.

Je regrette immédiatement cette dernière phrase. Ce type n'est pas la première personne à venir toquer à ma porte avec une commande extravagante sous le bras ; dans ces circonstances, la seule chose à faire est de refuser en prétextant l'incompétence – certainement pas de rentrer dans des considérations techniques de faisabilité.

— Là-dessus, permettez-moi de vous contredire, poursuit-il. J'ai mesuré la surface des pattes, bien sûr, il faut utiliser les quatre, ça ne marcherait pas avec deux, mais c'est tout à fait possible, surtout que je chausse seulement du 37.

— Monsieur, je suis navrée, je vous le répète une dernière fois : je ne peux pas vous confectionner des chaussettes à partir de la dépouille de votre chat !

Il baisse la tête, désabusé.

— C'est son nom, vous savez...

— Pardon ?

— Chaussette. C'est son nom.

J'ai du mal à ne pas éprouver de la compassion pour cet individu qui à l'évidence n'est pas né sur la bonne planète. Certes, il ne m'est jamais venu à l'esprit de coudre des sous-vêtements à partir du pelage de feu mon animal domestique, mais il me semble que notre monde déborde de caprices bien plus absurdes que celui-là.

Me sentant proche de céder, je respire un grand coup et, dans un ultime effort de fermeté, le raccompagne vers la porte que je referme derrière lui en soupirant.

Puis je quitte l'atelier, direction chez moi.



J'habite et travaille à Alfortville, une banlieue parisienne du Val-de-Marne. L'endroit me convient. La route longe une portion de Seine où l'eau s'écoule, brune et paisible, sous l'œil protecteur de l'usine EDF. Par ailleurs, le quartier jouit d'un climat qui rivalise avec celui de ma région natale, ce qui me permet de m'adonner sans réserve à mon passe-temps favori : déprimer.

Malheureusement, en cet après-midi d'octobre, le fleuve scintille sous un ciel azur, et la brise qui vient du sud est aussi douce qu'une peau de chamois. Même les visages des passants affichent des expressions positives. J'accélère le pas pour atteindre mon immeuble avant d'être contaminée par la bonne humeur ambiante.

Sur la route, mon estomac me gargouille à l'oreille qu'il est l'heure de m'occuper de lui. Mais l'idée d'aller affronter la foule au supermarché ne m'enchanté pas, et je ne souhaite pas davantage croiser Nathalie, qui tient la supérette du coin. Je décide que l'état de mon garde-manger ne requiert pas d'attention immédiate ; un encas à la boulangerie suffira.

Après avoir englouti une paire de pains au chocolat, j'atteins enfin mon immeuble et m'engage dans l'escalier pour gravir les trois étages menant à mon appartement. Mais, à peine

arrivée au premier, je réalise que je suis allée trop vite. Quelqu'un se tient là, juste au-dessus de moi.

Son ascension est lourde, pénible, ponctuée de soupirs à chaque marche gravie. C'est Mimile.

Je ne peux pas m'enfuir. Mimile est vieux, physiquement à la peine, mais il n'est pas sourd. Il m'a entendue gambader dans l'escalier, et il sait que je suis derrière lui.

Lorsque je parviens à son niveau, il se retourne, me sourit avec douceur et déploie son air protecteur habituel.

— Coucou, Éva ! *Long time no see.*

Il continue de sourire, mais je connais Mimile : il utilise l'anglais quand il est mal à l'aise.

— Bonjour, Mimile. Tout va bien ?

— *In perfect shape !* Je fais mon exercice du jour.

Il traîne – littéralement – un gigantesque sac de courses. Il s'approche et me serre dans ses bras. Il m'a un peu manqué aussi, et pourtant, je n'ai pas envie de le voir.

Il attend un instant, semble chercher ses mots, et me dit enfin :

— Tu me diras... Je veux dire, quand tu pourras, quand tu auras un peu de temps, on pourrait prendre un café, par exemple ?

Voilà six mois que Mimile est venu s'installer dans l'appartement au-dessus de chez moi. Il porte ses soixante-dix-neuf ans chaque jour sur quatre étages, et quand il passe sur mon palier je ne sais pas si c'est l'escalier ou lui qui grince. Durant les premiers mois qui ont suivi son emménagement, nous avons gardé une certaine distance, mais depuis quelque temps je sens qu'il cherche à se rapprocher de moi.

— Bien sûr, dès que j'y vois plus clair, dis-je.

J'y vois pourtant assez clair : mon travail tourne au ralenti, ma vie sociale est aussi dépeuplée que mon réfrigérateur, et il serait superflu de vérifier mes disponibilités dans mon agenda. D'ailleurs, je n'ai pas d'agenda.

J'enjambe les marches restantes et rentre chez moi. Dans le salon, l'air est moite et poussiéreux. Je tire les rideaux, ouvre la fenêtre. Agrippé à la balustrade, le pigeon de service me jauge quelques secondes avant de s'envoler vers la Seine en brillant des insanités.